

« D'ABORD ON LES NOURRIT, ENSUITE ON LES HABILLE, ET PUIS ON LES SAUVE »

Le banquet du dimanche dans une église de East Harlem à New York

Anna Lou Dehavenon

De nombreux anthropologues tels que Harris ou Rappaport ont étudié le rôle des rites dans l'écologie des groupes humains. L'observation ethnologique proposée ici vise simplement, après quelques informations sur l'environnement urbain, à analyser le rôle du banquet du dimanche dans une petite église pentecôtiste¹ qui s'est donné pour tâche de nourrir, d'héberger et de « sauver » de pauvres gens dont beaucoup sont sans abri.

« La petite église sans tache et sans pli » – selon le nom de convention choisi par le pasteur – est située dans l'un des quartiers de East Harlem où, depuis 1971, j'ai observé le processus suivant : *taudification*, abandon des immeubles par leur propriétaire, reprise de possession par la Ville suite au non paiement des impôts, destruction pure et simple ou vente en copropriété et rénovation. Dans ce dernier cas on assiste au phénomène de *gentrification* dont sont exclus les anciens occupants. Cette politique immobilière a été l'une des principales causes de la crise du logement à New York pendant les années 80.

Vers 1989, 18 des 35 parcelles du quartier, d'ores et déjà rasées, étaient jonchées d'ordures. Sur les 17 restantes étaient encore debout, outre une école abandonnée, six immeubles encore occupés, six entièrement vides et six récemment rénovés habités par les nouveaux copropriétaires. Cet état des

1. Le pentecôtisme est une secte protestante fondamentaliste qui pratique le baptême par le Saint-Esprit, « l'excitation » religieuse accompagnée de « parler en langues », la guérison par la foi, et croit à la seconde venue du Christ.

lieux avait pour résultat une perte de plus de 80 % de la population. Les gens qui vivent dans cet îlot représentent la riche diversité ethnique de Harlem. Bien que la plupart d'entre eux s'identifient comme Noirs, Afro-Américains², Porto-Ricains, il y a aussi des Hispano-Américains d'autre origine, des Asiatiques, des Africains et quelques blancs. En outre, les jeunes cadres qui résident dans les copropriétés contribuent à une diversification des classes sociales. On les trouve côte à côte avec les chômeurs, les sans abri, et les familles assistées par l'aide sociale (*on welfare*).

Depuis une douzaine d'années, l'église occupe un ancien local de cent mètres carrés au rez-de-chaussée d'un immeuble encore habité (fig. 1). Le propriétaire, bien qu'ayant quadruplé le montant du loyer, n'a pas fait réparer les W.C., non plus que l'électricité dont deux prises de courant ne fonctionnent pas, encore moins les deux vitrines brisées depuis fort longtemps.

D'après le pasteur, Mère Christine Hall, et les fidèles qui la secondent, l'objectif principal de l'église est de « sauver les âmes pour le Seigneur ». Nous verrons comment le rituel du dimanche, ainsi que la préparation et la consommation du banquet qui lui font suite, contribuent à la réalisation de cet objectif tout en protégeant quelque peu les participants des symptômes les plus durs de la pauvreté extrême qui existe à New York aujourd'hui.

La semaine rituelle de la petite église commence à 10 h par l'école du dimanche et une lecture commentée de la Bible pour les enfants et les adultes. Le culte principal débute à 11 h et ne se termine qu'à trois heures de l'après-midi, voire plus tard. D'autres activités religieuses ont lieu certains jours de la semaine.

Un dimanche de mai 1989, une soixantaine de personnes assistent à tout ou partie du culte principal pendant lequel on termine la préparation du banquet derrière la très mince cloison qui sépare le podium de la toute petite cuisine. Parmi les fidèles on compte une vingtaine d'enfants des deux sexes et sept adolescents, soit quatre filles, dont l'une joue de l'orgue, et trois garçons qui se relaient à la batterie. Sont également présents les huit femmes appelées « Saintes » ou « Mères », et les quatre hommes qui portent le titre d'Anciens, ou Diacres. Ils forment une sorte de comité permanent.

L'assistant du pasteur, qui est aussi vice-président de la congrégation, ainsi que deux Anciens ont pris place aux côtés de Mère Christine Hall. Parmi la trentaine d'adultes assis dans le sanctuaire se trouvent quelques jeunes hommes venus de l'un des refuges municipaux, distant de quinze

2. Mot devenu caduc, remplacé actuellement par africain-américain pour des raisons idéologiques.

Fig. 1. *La « petite église » à Harlem.*

minutes à pied. Pendant la durée du service religieux une file de quatre-vingts personnes environ se forme sur le trottoir devant l'église, composée pour la plupart d'hommes afro et hispano-américains sans abri qui attendent assez patiemment que les prières se terminent et que le festin commence. Ils finiront tous par manger, mais à tour de rôle à cause de l'exiguïté de l'église

Les positions de tous les participants sont définies hiérarchiquement selon l'âge, le sexe, le rôle imparti et l'espace occupé. Le fauteuil où Mère Hall est assise est stratégiquement placé sur le podium, dominant l'orgue, à gauche du pupitre. De là, elle peut surveiller et diriger toutes les activités, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église : d'un signe de la main elle montre aux placeurs où faire asseoir les nouveaux venus, règle le déroulement du culte, réprimande les enfants espiègles, donne des ordres à son « armée » d'hommes déjà « sauvés et enrôlés dans le travail du Seigneur », choisit le moment opportun pour réclamer une seconde quête si le résultat de la première lui a paru trop décevant. Mais pour faire son sermon ou chanter en solo, elle se lève et se tient alors debout derrière le pupitre. A la fin du service elle descend les deux marches du podium et disparaît un instant dans la cuisine où elle jette un coup d'œil à la préparation du repas. Puis, revenant dans le sanctuaire, elle parcourt lentement l'allée centrale en saluant de chaque côté les fidèles rassemblés, jusqu'à la porte principale par laquelle elle sort pour aller faire connaissance et bavarder avec les gens qui font la queue.

L'Assistant et les Anciens sont également assis sur le podium, mais derrière le pupitre, où ils ne sont visibles par l'assemblée que lorsqu'ils se lèvent. Leur responsabilité consiste à clamer le témoignage de leur salut personnel (*testimony*), à prêcher si le pasteur le leur demande, à oindre d'huile ceux qui s'approchent de l'autel pour « se donner au Seigneur », à ramasser et compter l'offrande. Tous les deux s'acquittent aussi d'autres tâches comme d'aller en voiture chercher les plats que certains fidèles ont préparés chez eux. Mais jamais ils ne préparent ni ne servent la nourriture.

Les « Saintes » restent assises tout au long du culte à leur place habituelle, près de l'orgue et près de l'autel. L'une d'elles, qui se tient à proximité de la cuisine, va et vient constamment pour aider les cuisiniers. Elles pourvoient aux besoins de ceux que les Anciens s'emploient à « sauver » et oindre et ne sont pas à court de mouchoirs en papier. Elles surveillent aussi les enfants directement placés sous leur regard dont certains, parmi les plus petits, après quatre heures d'immobilité sur une chaise pliante, s'endorment la bouche ouverte. Les adolescents, sauf ceux qui ont pris position auprès des instruments dont ils jouent, sont mêlés aux plus jeunes. Tous participent à la totalité du culte.

Tout au fond, parmi des membres ordinaires de l'assemblée, s'assoient les hommes démunis de tout, y compris d'un abri, qui sont venus dans

l'intention d'assister au culte. Il faudra que tout ce monde « se donne au Seigneur » et se conforme à la moindre exigence du pasteur. Les hommes qui ne se découvrent pas en entrant se voient sévèrement réprimandés.

Le banquet

La préparation du banquet avait déjà commencé dès le vendredi à 5 h du matin, quand Mère Hall était elle-même allée au marché de gros du Bronx. Là, elle s'était fournie en fruits et légumes frais auprès des grossistes venus du New Jersey ou d'Etats plus au sud. Lors des quatre jours précédents, elle avait cherché dans les journaux les offres spéciales des supermarchés pour trouver le poulet en promotion et les provisions les moins chères. C'est toujours elle qui les choisit, les achète et les transporte à l'église, ou chez les fidèles qui les préparent à domicile. A l'église on fait la cuisine le samedi du matin jusqu'au soir. Les préparatifs se poursuivent le dimanche dans la matinée et continuent pendant la durée du service. Deux « Saintes » et deux hommes sans abri que le pasteur a recrutés dans son « armée » font office de cuisiniers. Au fil des heures les arômes de la cuisine qui flottent au-dessus de la cloison se font de plus en plus tentants pour les participants. L'après-midi est déjà bien entamée quand, devant l'assemblée affamée, deux Anciens pénètrent dans l'église et remontent l'allée, chargés de huit plats remplis de victuailles qu'ils acheminent vers la cuisine. Mais ce n'est qu'une fois le culte terminé et après avoir salué chacun des assistants que le pasteur fait signe à ses aides d'ouvrir le banquet.

Tout d'abord elle ordonne à ses soldats : « Donnez à manger à mes enfants ; ils sont ici depuis le plus longtemps ». Après quoi elle demande aux enfants de céder leur place « à ceux qui sont venus exprès pour manger ». Les enfants vont tout de suite s'asseoir et attendent sagement leur repas sur les marches qui mènent au podium et au couloir extérieur où se trouvent les W.C. Ces deux passages ainsi que celui qui débouche dans la cuisine vont bientôt devenir si étroits que le moindre faux-pas risque de faire renverser les plateaux de nourriture et de boissons qui circulent à bout de bras. Au contraire des « Saintes » qui travaillent aussi bien à la cuisine, les « soldats » se contentent de distribuer les assiettes pleines. D'abord l'un d'eux installe sur le podium une petite table, couverte d'une nappe blanche, destinée à recevoir « la nourriture du pasteur ». Mère Hall bénit ces mets et commence à se servir. Elle prend du riz, du *collard greens* au jambon, des macaronis au gratin, du pain de maïs, de la laitue, des tranches de tomates et un petit morceau de poulet rôti. Aujourd'hui le menu comprend aussi du poulet frit, des pieds de porc et des haricots. Avant que personne n'entame le repas elle goûte à chacun des mets, puis fait signe à ses invités de se servir, et sitôt fait le

« soldat » couvre les plats de serviettes en papier. Sur une autre petite table pareillement nappée, au pied du pupitre, en face de l'autel, sont posés trois gâteaux au glaçage rose ou vert. Une « Sainte » s'y installe ; elle demande aux personnes assises à la table du pasteur d'indiquer leurs désirs, puis elle coupe les parts et les sert. Ensuite, devant ceux qui attendent leur repas, elle coupera une mince tranche de chaque gâteau et les posera toutes les trois, très délicatement, sur la nourriture déjà servie pour eux à la cuisine dans des assiettes de carton que les « soldats » leur passent, quatre à la fois sur un plateau.

A la table du pasteur le choix des mets est accompagné d'un choix de boissons servies dans de vrais verres : jus d'orange, thé glacé, eau glacée. A tous les autres membres de l'assistance on distribue des gobelets en plastique remplis de *Koolaid*. De plus les invités privilégiés bénéficient de délices supplémentaires : vinaigrette et sauce épicée. Seuls le pasteur et ses convives ont le droit de choisir et de se servir eux-mêmes.

Tout en mangeant, Mère Hall surveille la distribution des assiettes pleines. Un cuisinier en apporte quatre pour obtenir son approbation ; elle y goûte, et si elle n'est pas satisfaite, elle demande à haute voix aux cuisiniers derrière la cloison s'il n'y aurait pas quelque chose d'autre ; elle leur crie d'ajouter ou d'éliminer tel plat, voire d'augmenter une portion. Finalement elle demande à ceux qui ont assisté à l'école du dimanche de lever la main : ils seront servis les premiers. Lèvent ensuite la main, afin d'être servis à leur tour, ceux qui ont assisté au culte. Quand l'un des « soldats » ne semble pas sûr que l'un de ses compagnons d'asile soit bien dans ce cas, le pasteur et tous les participants exhortent le resquilleur à venir au culte le dimanche suivant afin d'être assuré de manger au premier service.

Ce premier service donc, une fois achevé, les « soldats » font sortir ceux qui ont mangé afin de pouvoir faire entrer les quinze premiers de la queue à qui on avait au préalable distribué des numéros. Ils s'assoient sur les chaises libérées et Frère Bill, un « soldat », commence par leur raconter comment il avait été sauvé, « assis juste là sur cette chaise » et comment il a renoncé à sa « tige »³ pour le Seigneur. Il les invite à s'avancer vers l'autel pour faire de même. Un seul ayant obtempéré, le pasteur se lève de son fauteuil et se précipite vers le pupitre en criant : « Ne soyez pas timides ! Levez-vous et donnez-vous au Seigneur qui vous créa, car ce n'est pas vous qui vous êtes créés ! Pour moi vous êtes tous des stars, tous beaux et tout droit sortis du cœur du Seigneur ». L'un après l'autre tous se lèvent pour parler ou chanter leur témoignage personnel. Puis Mère Hall exige qu'ils se tiennent debout

3. *Stem* ou tige, est l'un des mots que les fumeurs de « crack » emploient pour désigner la pipe dans laquelle ils le fument.

devant l'autel et répondent à cette question : « Croyez-vous que Jésus est mort sur la croix pour vos péchés ? ». Quand tous ont répondu « oui », elle proclame : « Alors d'après ma bible vous êtes sauvés ! » Puis elle lève les bras et leur ordonne de se mettre à genoux, « exactement où vous êtes », pour prier. C'est seulement après s'être exécutés puis avoir regagné leur place qu'ils reçoivent une assiette bien garnie. A raison de quinze personnes à la fois, ce processus est répété jusqu'à ce que toute la queue, après avoir écouté Frère Bob, ou Frère Bill, et obéi aux ordres du pasteur, ait été « sauvée » et nourrie.

Tout au long du service religieux et pendant le déroulement du banquet, Mère Hall avait observé l'assistance et repéré ceux qui – selon elle – auraient le plus grand besoin de secours et de salut. Elle les fait venir près d'elle et leur parle en privé à tour de rôle. Parfois elle les gratifie d'un morceau de choix prélevé sur sa table ou leur offre de reprendre d'un plat qui leur a plu particulièrement. Elle leur demande s'ils ne sont pas d'avis que la cuisine de l'église ressemble à celle de leur mère. Elle leur redit combien elle a besoin d'eux pour son armée. Elle termine toujours sa péroraison par ces mots : « Je sais que vous êtes venus pour la nourriture du corps, mais j'ai aussi de la nourriture spirituelle pour vous. Venez me voir pendant la semaine ». Et elle leur montre les personnes qu'elle a déjà vêtues, à qui elle a trouvé un logis ou du travail, ou encore qu'elle a aidées à rejoindre leur famille.

L'analyse de ces observations peut être faite d'un triple point de vue. A un niveau émique⁴ (Harris 1977 ; Dehavenon 1991) c'est un don pour tous ceux qui y assistent, un don au sens où Mauss emploie ce terme : un phénomène social total où le religieux, la morale, l'économique et l'esthétique s'allient. Le don du banquet, sa réception et sa consommation dépendent donc des longues heures d'attente et de la participation au culte. De plus les exigences du pasteur et des fidèles déjà « sauvés » pèsent sur ceux qui ne le sont pas encore, et elles ne seront réalisées qu'avec le salut et les témoignages de tous ceux qui font la queue pour le repas.

Pour recevoir d'autres dons il faut assumer de multiples tâches en s'engageant dans « l'armée » du pasteur : faire la cuisine, servir à table, remettre de l'ordre, assurer la sécurité, faire les courses, chanter ou jouer d'un instrument, suivre les offices de la semaine, et surtout renoncer à la dépendance à l'égard de l'alcool ou des stupéfiants. Il se peut que grâce à une telle participation il vous soit octroyé des vêtements propres, des repas

4. Le niveau émique, qui se réfère aux attitudes, croyances et valeurs des informateurs, est basé sur leurs interprétations. Les données émiques ne sont jamais vérifiées en fonction de leurs propriétés physiques mesurées.

réguliers et un foyer aussi bien matériel que spirituel. C'est ainsi que quatre hommes qui faisaient la queue jadis vivent actuellement dans le sanctuaire.

Toujours au niveau émique, le rôle du banquet comme secours des âmes est analysé comme la concrétisation d'une construction mythique dans laquelle ce repas est doté du pouvoir de guérir. Le parallèle entre Jésus, sauveur et multiplicateur de pains et de poissons, et le don d'un repas, est aussi une tentative d'ingénierie sociale puisque la plupart des témoignages racontent la rupture d'une dépendance grâce à la renaissance spirituelle. L'image du pasteur, vécue comme une mère sévère et tendre, renforce ce parallèle.

Aux Etats-Unis aujourd'hui les toxicomanes n'ont que trois possibilités de choix thérapeutique s'ils veulent contrôler leur dépendance : adhésion à des groupes d'alcooliques anonymes assistés d'une aide médicale sans orientation religieuse, participation à des groupes avec une construction mythique et un point de départ religieux, ou prise en charge individuelle. Les gens qui témoignent à la « petite église » ont choisi la deuxième solution, mais des combinaisons sont possibles. Selon une perspective déconstructionniste, ces témoignages sont des dialogues entre l'être intérieur, le texte biblique et les expériences physiques de la dépendance, de la faim et de la condition de sans abri. Chaque témoignage représente une recherche vers des points de jonction entre le moi, les constructions mythiques *numinous* et un moyen soutenu par des rites de reconstruire la vie quotidienne.

Au niveau étique⁵, on observera qu'en ce qui concerne les conditions matérielles et socio-économiques à New York depuis 1980, la prévention de la dépendance et de la participation au trafic de drogue, ainsi que la nourriture et l'hébergement des pauvres représentent un énorme effort de la part des agences publiques et privées. Le pasteur Hall avoue elle-même n'avoir ouvert les portes de son église aux affamés et aux sans-abri qu'il y a cinq ans, après que le maire de New York eût demandé à toutes les églises et synagogues d'aider la Ville à prendre en charge les plus pauvres. Les gens sans domicile qui fréquentent la « petite église » font partie des milliers d'individus actuellement hébergés par la Ville dans d'énormes bâtiments qui ressemblent à des casernes où cinq cents personnes, sinon plus, dorment sous le même toit sans espace privé ni sécurité suffisante. La plupart d'entre eux n'ont pas de revenus réguliers, et beaucoup souffrent de maladies chroniques non soignées, comme la tuberculose, l'hypertension, le diabète, le sida, ainsi que d'alcoolisme et de toxicomanie. Aux copropriétaires des immeubles rénovés de l'îlot, qui lui

5. Le niveau étique se réfère à l'observation directe des activités non verbales et des environnements physiques et temporels dans lesquels celles-ci ont lieu. Les données étiques sont la production des opérations empiriques dans lesquelles les éléments sont toujours orientés vers l'observateur, transculturels et capables d'être définis et vérifiés en fonction de leurs propriétés physiques mesurées.

envoient des sommes importantes en la priant instamment de cesser ses activités charitables nuisibles à leur standing au point qu'ils craignent de ne pouvoir revendre sans dommage, le pasteur répond qu'elle ne cessera aucunement de nourrir les gens mais qu'elle quitterait volontiers les lieux si elle était en mesure de trouver une église plus vaste.

Selon Rappaport (1984 : 1), la plupart des théories fonctionnalistes sur les pratiques religieuses sont basées sur l'hypothèse d'une indépendance empirique du rituel de la congrégation par rapport au monde extérieur. Dans cette perspective, les performances rituelles serviraient d'abord à procurer un sentiment de sécurité à ceux qui se sentent impuissants à contrôler les processus et les événements en œuvre dans leur environnement physique et social. Rappaport montre comment le rituel peut au contraire servir d'intermédiaire entre les groupes et leur environnement. Dans le même esprit, cet essai démontre comment le banquet d'une petite église dans un quartier très pauvre de New York sert de « point de réinsertion » psychologique et physique afin d'aider les plus vulnérables à reconstruire les rapports avec leur communauté, se nourrir, se loger sans dépendre de l'Etat, et ne pas demeurer totalement dépossédés ou démunis.

*A.-L. D., Mt Sinai School of Medicine
University of the City of New York*

Références bibliographiques

DEHAVENON A.-L. :

1991, « From the *Nature of Cultural Things* to the cause of Hunger and Homelessness in New York City in the 1980s », Symposium *Science, Materialism and the Study of Culture* (89th Congress of American Anthropological Association), New Orléans.

HARRIS M. :

1977, *Cannibals and Kings*, Random House, New York.

RAPPAPORT R.-A. :

1984, *Pigs for the Ancestors : Ritual in the Ecology of a New Guinea People*. Yale University Press, New Haven.